

Journées d'Information. Aymavilles, 5 et 6 septembre 2011

## Le rôle de l'école aujourd'hui dans la transmission de la culture locale

Christiane Dunoyer

*Petite intervention aux Journées d'Information afin de suggérer quelques pistes de réflexion autour de la notion de transmission à l'intérieur d'une société en transformation tiraillée entre savoir local et savoir global. Savoir local et savoir global sont-ils à jamais antithétiques ? Pourrait-on envisager une synthèse ? Est-ce qu'à travers l'école passent ou pourraient passer les deux savoirs ? Dans quel sens se fait la transmission ? Y a-t-il une osmose, dans un sens ou dans l'autre, ou un flux équilibré ? Lequel des deux savoirs est dominant et pourquoi ?*

Autrefois, depuis la fondation des écoles de hameau, l'école valdôtaine était au centre du village. Physiquement aussi elle était au centre du village, souvent à côté de la laiterie, au-dessus du four. L'école était un engagement, parfois un véritable sacrifice pour toute la communauté. La culture locale était là dans toute sa splendeur, les maîtres parvenaient à faire converger savoir local et savoir global pour peu qu'ils introduisent quelques notions de la grande culture : d'ailleurs, l'histoire de Charlemagne et la *Divina Commedia* côtoyaient des cours pratiques, comme ces cours dans la forêt tenus par le maître Dondeynaz de Champoluc qui apprenait à ses élèves comment calculer le volume du tronc d'un arbre. Les enfants terminaient la cinquième élémentaire, parfois on les faisait répéter encore une année, pour qu'ils soient occupés, étant donné qu'ils étaient encore un peu trop jeunes pour travailler, et lorsqu'ils avaient 14 ou 15 ans ils allaient rejoindre les adultes pour apprendre un métier, sabotier, scieur de long ou menuisier : ces calculs appris à l'école avaient une application pratique. L'école avait contribué à la vie du village : il y avait eu un échange entre le savoir de l'école et le savoir du village.

De nos jours, nous sommes victimes de l'ambiguïté d'une culture construite autoritairement bien qu'apparemment consensuelle. Nous avons l'illusion de choisir, mais qui de nous échappe à la pensée globale ? L'école est difficilement une école de proximité, les formations se font loin, ainsi que les programmes, les livres... La famille non plus n'est plus un réceptacle de la culture locale, enfin pas toujours, de moins en moins souvent... C'est un savoir lointain qui transite par l'école pour arriver dans les familles du village ou du quartier citadin. Depuis quelques décennies, les familles sont ciblées

par le savoir global aussi par d'autres réseaux, pas qu'à travers l'école, le milieu de travail, la télévision, les médias en général, internet.

Il y a encore un autre vecteur de la globalisation, c'est le sens commun. Le sens commun, qu'on trouve partout : dans les cours de récréation, dans les rayons des supermarchés, dans les cafés, dans les salons de coiffure, dans la rue. On est éduqué à croire que le monde est ainsi et ne pourrait être différent, parce que "cela va de soi", parce que nous raisonnons d'une certaine manière : alors c'est la seule pensée viable, parce que c'est la seule logique...

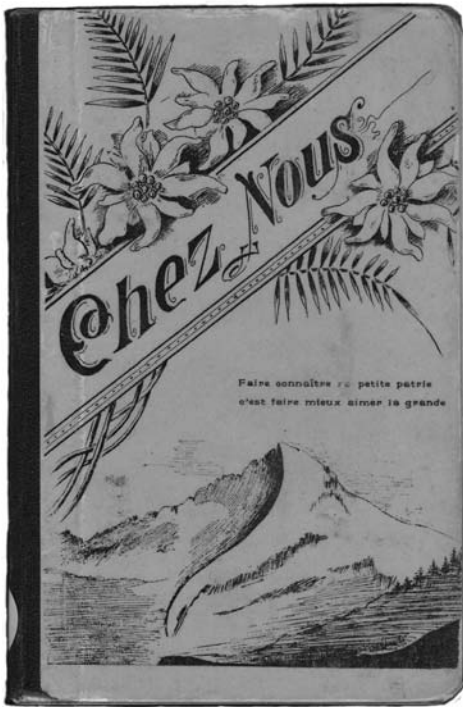
Quand on côtoie un raisonnement différent, on se dit que certainement c'est faux ou c'est moins bon, que ce n'est pas logique, que ce n'est pas rationnel, en affichant une supériorité par le biais de ces mots. La famille délègue à l'école, qui est le vecteur de la pensée juste, de la culture, du seul savoir. Il n'y a plus la tradition qui fait autorité. D'ailleurs qu'est-ce que la tradition de nos jours...

Un autre problème surgit du premier : la famille manque de temps et de ressources humaines. La famille est réduite à peu de membres adultes, parfois un seul. Les adultes travaillent et des modes de garde ont été inventés pour placer les enfants dans des endroits séparés par rapport au lieu de travail des parents et la plupart des fois en dehors de l'habitation familiale. Tant que les enfants grandissaient attachés aux jupons des mères, en les suivant de la maison aux champs, des pâturages à l'étable, ils s'imprégnaient du savoir des adultes de la famille. Tant qu'ils passaient leurs journées en jouant avec les autres enfants du village ou avec les autres enfants du quartier, cette classe d'âge devenait une énorme caisse de résonance de la culture locale, du village ou du quartier. Maintenant, et cela dès les premiers mois de leur existence, à raison de plusieurs heures par jour, les enfants sont de plus en plus enrayés dans les mêmes ornières que la société globale a tracées pour tous les enfants. Le rôle de la famille s'est incroyablement restreint : les structures publiques la remplacent de plus en plus.

En outre, parallèlement à la transformation de la famille, le village n'est plus ce qu'il était dans la civilisation agro-pastorale, il ne fonctionne plus comme un réseau, comme autrefois. La société moderne et capitaliste, a inventé l'intimité : à l'intérieur de la maison où se cache la famille, le village n'entre que fort peu. Quant aux modalités permettant de faire fonctionner cette intimité, la culture autochtone villageoise ne peut pas être une référence, car tout s'organise selon des modèles différents, alors on puise ailleurs.

Pensons aussi à la baisse démographique : les villages se sont vidés. Un village sans enfants de nos jours, ou en comptant à peine un ou deux, était peut-être un village de dix familles au début du xx<sup>e</sup> siècle, qui comptait peut-être cinquante enfants.

Le moment est venu de se poser une question : quel est le lieu de la transmission de la culture villageoise ou plus en général de la culture locale ?



*Chez Vous*. « Faire connaître sa petite patrie c'est faire mieux aimer la grande ».

(archives Bibliothèque du Centre d'Études)

De nos jours, l'école valdôtaine pourrait jouer ce rôle et devenir un réceptacle du savoir local et un acteur indispensable dans sa transmission, car la famille n'a plus la vocation qu'elle avait à la transmission, ayant perdu une partie de son potentiel de transmission. L'école est donc probablement l'une des structures les plus indiquées pour faire le lien entre le territoire et la culture globale, pour ne plus répéter les erreurs du passé, pour faire en sorte que personne au Val d'Aoste ne doive plus souffrir de ce "principe de coupure" évoqué par Roger Bastide dans *Les Amériques noires* qui a obligé des générations de patoisants, à savoir les détenteurs de la

culture valdôtaine, comme dans les sociétés créoles d'outre-océan, à louvoyer d'un contexte à l'autre, depuis que l'école est devenue massivement italophone, et à manier les outils culturels de l'autre pour mener à bien l'ensemble des opérations nécessaires dans la quotidienneté à partir de la petite enfance, à l'école maternelle non seulement pour complaire la maîtresse, mais pour être acceptés parmi les petits camarades.

Pourquoi l'école devrait-elle jouer ce rôle ? D'abord, comme on vient de le voir, pour combler un vide, pour remplir une fonction auparavant remplie par la famille et maintenant laissée vacante. Prenons l'exemple d'un enfant de parents patoisants : quand pourra-t-il apprendre le patois s'il est placé à la crèche à l'âge de neuf mois, quand est-ce qu'il aura eu le temps de s'imprégner de cette langue qu'il n'entend que quelques quarts d'heure à la maison et peut-être le samedi et le dimanche ? Pour apprendre une langue, pour bien l'apprendre, pour la maîtriser, il faut des heures et des heures, des années... Et quand il réussirait quand même à répondre dans cette langue à ses parents, quelle richesse lexicale aurait-il par rapport à un enfant locuteur francoprovençal depuis la naissance, unilingue à l'âge de trois ans ? Le bilinguisme précoce, c'est un atout considérable, bien sûr, mais à condition que l'on grandisse dans le bilinguisme, voire dans le plurilinguisme, que ce ne soit pas qu'un accident de parcours au début de la vie, que l'enfant soit

accompagné dans ce parcours d'apprentissage et surtout que dans ce parcours on n'oublie pas l'élément essentiel, à savoir sa langue maternelle, quand c'est le cas, sinon plus en général la culture locale.

Les enfants ne connaissent pas leur village : de nos jours, ils n'explorent plus le territoire dans leur temps libre (d'ailleurs, ont-ils du temps libre ?), s'ils sont à l'extérieur c'est pour des activités encadrées ou en tout cas à l'intérieur d'un espace délimité et aménagé, ils ne suivent plus la famille dans les travaux de la campagne la plupart des fois, souvent les parents n'ont pas grandi dans l'endroit, ils ne connaissent rien à l'histoire du village, ni à ses traditions...

Transmettre la culture de proximité, c'est aussi lutter contre le sens commun, pour faire en sorte que les enfants grandissent sans jamais penser que "cela va de soi" : si la pluie mouille, faut-il se mettre à l'abri ? C'est une option culturelle, parmi beaucoup d'autres : pourquoi ne vaut-il pas mieux se mouiller ? Le corbeau, est-ce que ça se mange ? Faut-il être couché pour dormir ?

Le Concours Cerlogne, par le biais des enquêtes, grâce aux réflexions qu'il peut déclencher, grâce à la confrontation qu'il fait surgir, est donc un outil de connaissance de notre territoire, un moment d'approfondissement de la culture autochtone, mais aussi une invitation à une approche sans a priori de toutes les cultures traditionnelles, au-delà de toute idéalisation, en dehors de toute nostalgie, afin de nous dire pourquoi on est allé si loin, comment nous voulons nous réapproprier un patrimoine ayant une valeur incontournable pour notre société et dans quel but.

En formulant le souhait que l'école valdôtaine saura travailler pour une société nouvelle capable de faire la synthèse entre des valeurs culturelles partagées librement, je souligne la nécessité, après les bouleversements sociaux, culturels et économiques des dernières décennies, de travailler à une ethnologie de l'identité valdôtaine contemporaine, afin de donner aux enseignants des catégories sur lesquelles bâtir une pédagogie adaptée à la société actuelle et à nos contemporains des mots et des images qui correspondraient à leur sentiment identitaire quotidien.